Jacques Bruyet.

ou.



JACQUES AMYOT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR P. M.,
de Saint-Germain-en-Laye.

PARIS,
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1856.

Personnages :

RÉELS.

Le Roi CHARLES IX ;
CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mère ;
JACQUES AMYOT, abbé de Bellozanne, précepteur des fils du roi Henri II.

FICTIFS

L'abbé DE CRÉCY, l'un des aumôniers de la reine-mère, puîné d'une grande famille catholique opposée à la faction des princes lorrains ;
THÉANO, l'une des filles d'honneur de la reine-mère ;
LE CHEVALIER, lieutenant dans les gardes du roi, le prétendu de Théano.

La scène se passe dans le palais de la reine-mère, et spécialement dans son salon de réception.

Tiré à 100 exemplaires tous signés de l'auteur.

Cette œuvre est classique ; l'événement, en réalité, a duré plusieurs semaines. Mais en vérifiant les circonstances qui, par rapport au but ou dénouement, étaient accidentelles ou essentielles, en écartant les unes et liant les autres entre elles par quelques inventions poétiquement vraies, on a pu, au moyen des trois unités naturellement observées, conserver l'unité d'intérêt

Les passages guillemetés sont textuels. *V.* Saint-Réal, 3e disc. Sur la manière d'étudier l'histoire, et *passim.*

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

JACQUES AMYOT.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un groupe de filles d'honneur lisent ensemble, une d'elles tout haut, et rient beaucoup.)

SCÈNE II.

LA REINE (*sortant de ses appartements*), THÉANO.

LA REINE.

Qui vous fait si bien rire?

THÉANO.

C'est un livre à Votre Majesté.

LA REINE.

J'ai laissé mes Heures sur mon prie-Dieu.

THÉANO.

Un autre et fort différent; celui dont l'abbé de Bellozanne vous a fait hommage ces jours derniers.

LA REINE.

« Les amours de Daphnis et Cloë ? » En effet, fort différent ; mais bien instructif aussi pour des filles d'honneur.

THÉANO.

Votre Majesté nous fait rougir.

LA REINE.

Innocentes Cloës !... Il y a telle parmi vous qui se chargerait volontiers du rôle de madame Lycenion.

THÉANO.

C'est justement là que ces demoiselles en étaient.

LA REINE.

Où l'on enseigne comment l'esprit vient aux garçons. Mais soyons sages, mes filles : avant le mariage, pas d'amant, de favori, veux-je dire, si ce n'est de ma main, le roi excepté.

THÉANO.

Belles leçons ! c'est commode et pourtant difficile.

LA REINE.

De la prudence et point de pruderie.

THÉANO.

Je n'ai jamais vu maître Jacques Amyot, mais je me le figure de la conversation la plus agréable.

LA REINE.

Le précepteur de mes fils est un homme spirituel autant que docte, nourri et non bouffi de grec ; d'ailleurs poli, grave et point du tout pédant. Il y en a qui disent qu'il est trop savant pour ne pas sentir un peu le roussi ; mais ce sont des jaloux et de faux zélés. Il nous est très-attaché. Le roi l'aime, et nous l'avancerons.

Théano, tu nous tireras les cartes tantôt, n'est-ce pas ? Je veux savoir ma bonne aventure.

(On gratte à la porte.)

THÉANO.

Madame, c'est votre aumônier de quartier, l'abbé de Crécy.

(La reine fait signe qu'il entre. Il entre sans beaucoup de cérémonies. Les filles sont restées au fond ; elles sont habituées aux familiarités de la reine avec ses favoris.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ABBÉ DE CRÉCY.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

La grande aumônerie de France est vacante : N. vient de trépasser à peu près subitement. Votre Majesté sait combien cette charge me conviendrait.

LA REINE.

Oui, mais je ne sais pas si bien si vous conviendriez à la charge.

L'ABBÉ.

La reine pétille d'esprit et de malice.

LA REINE.

Vous ne le laissez pas refroidir! Si ce n'était qu'une catalepsie?...

L'ABBÉ.

Il est bien mort, Dieu merci !

LA REINE.

Et qu'il vînt, la première nuit de votre installation dans son palais, vous tirer par les pieds et vous dire : « Hors d'ici, intrus!. . »

L'ABBÉ.

Toujours le petit mot pour rire avec ses meilleurs amis.

LA REINE.

« Sais-tu les devoirs de la charge ; en es-tu capable ? »

L'ABBÉ.

Je repondrais à l'âme en peine : Comme vous, défunte Eminence, je le deviendrai ; cela s'apprend à l'user.

LA REINE.

Parlons sérieusement. Il faut connaître tout le personnel du clergé ; non-seulement, chose facile, le nom, l'origine et la famille de chacun; non-seulement son degré d'attachement

au roi, ses intérêts, ses liaisons; mais surtout sa capacité, sa piété, ses mœurs, ses talents acquis, son mérite, en un mot; d'ailleurs être toujours juste et respecter les droits du plus petit comme du plus grand. Voilà pour l'intérieur; mais à l'extérieur, c'est là qu'est le difficile ! Les sujets agréables au roi ne le sont pas toujours à la cour de Rome, et réciproquement. Volontiers nous les enverrait-elle tout choisis, tout prêts. Elle a des prétentions de toutes sortes sur les bénéfices de France. Il faut savoir à fond le droit canonique et nos libertés gallicanes : il faut être à la fois humble et ferme. Les plus grands hommes d'Etat suffisent à peine à ce ministère. »

L'ABBÉ.

Avec vos conseils et sous votre entière direction, je mènerai la barque à bon port.

LA REINE.

J'aime à le croire; je sais votre docilité. Votre maison d'ailleurs est grande; tous les vôtres nous sont dévoués, et vous, mon cher aumônier, vous faites très-bien votre service auprès de moi. Je veux vous être agréable aussi et payer de retour en cette occasion votre attachement bien éprouvé.

(Il lui prend familièrement la main; elle lui donne un petit soufflet. Il les lui prend toutes deux et les baise.

Effronté !....

Je vais tout de suite écrire et envoyer au roi.

(La reine rentre dans ses appartements ; les filles d'honneur l'ont suivie, excepté Théano.)

SCÈNE IV.

L'ABBÉ DE CRÉCY, THÉANO.

L'ABBÉ.

Belle demoiselle, vous avez toute la confiance de la bonne

reine ; ne laissez pas refroidir son zèle ; veillez à l'exécution de sa promesse ; vous avez en moi un ami dévoué. Appuyez-moi donc toujours auprès d'elle, comme déjà je voudrais appuyer mes lèvres sur certaines joues fraîches qui m'éblouissent.

THÉANO.

Oui-da !

(Il sort.)

SCÈNE V.

THÉANO, LA REINE.

LA REINE.

Théano, tu vas aller trouver le roi avec ce billet ! « Mon cher fils, j'apprends que la grande aumônerie est vacante. N'en disposez pas, je vous prie, sans moi. Théano vous expliquera la chose, accueillez-la favorablement. » Je te le laisse ouvert, afin que le roi voie que tu es dans la confidence. Tu lui diras que tu m'as sollicitée pour un cousin à toi, l'abbé de Crécy, dont il connaît la famille, à qui tu t'intéresses beaucoup. Le roi ne croira que ce qu'il voudra du cousinage et croira tout ce qu'il voudra du reste. — Va : — je sais qu'il a du goût pour toi ; il en a, il est vrai, pour vous toutes ; mais ton esprit lui plaît : sois donc bonne avec lui et... A propos, comment vont les amours avec ton galant ?

THÉANO.

Couci-couci.

LA REINE.

Il te néglige, en attendant qu'il t'abandonne... Voilà comme ils sont tous. Fiez-vous-y, pauvres femmes !

THÉANO.

Bien au contraire ; il me guette, il me suit et me poursuit partout.

LA REINE.

Et qui empêche que l'affaire sérieuse n'avance ? Ce n'est pas moi : tu as mon consentement.

THÉANO.

C'est la fortune ou plutôt son absence.

LA REINE.

Ce gentilhomme est d'une condition au moins égale à la tienne.

THÉANO.

Oui, sur ce point, nous sommes assortis.

LA REINE.

Il porte un nom distingué.

THÉANO.

Mais lui, l'est-il ?

LA REINE.

Il le sera, Dieu et le roi aidant.

THÉANO.

Je serai vieille, alors.

LA REINE.

En préfères-tu un autre ?

THÉANO.

Non ; j'ai, Dieu merci, le cœur libre. En fait d'amour, je veux être maîtresse non pas de nom, mais d'effet.

LA REINE.

Et que tu as raison !

THÉANO.

Quant à mon cœur, je ne le donnerai qu'à un homme d'un mérite élevé et qui m'aimera.

LA REINE.

Le chevalier....

THÉANO.

... Ne me déplaît pas.... pour mari ; mais il reste et paraît devoir rester longtemps en faction à son poste de lieu-

tenant aux gardes. Une première fille d'honneur de la grande reine Catherine de Médicis, doit commencer au moins par un capitaine propriétaire de sa compagnie.

LA REINE.

Mais nous perdons le temps à bavarder, va vite.

(Elle la baise au front. Comme Théano ouvre la porte pour sortir, elle rencontre maître Amyot, qui se fait annoncer par elle.— Théano reste à la porte comme pour attendre de nouveaux ordres; elle regarde avec respect et curiosité le personnage ; elle suit tous les mouvements de la conversation.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ABBÉ DE BELLOZANNE.

THÉANO.

L'abbé de Bellozanne !

(Il salue profondément la reine.)

LA REINE.

Bonjour, mon cher Amyot. Nous parlions de vous et nous en disions toutes sortes de méchancetés. Comment vont les études?

AMYOT.

Ma traduction du Plutarque est fort avancée; un premier volume a paru.

LA REINE.

Je l'ai vu. C'est trop sérieux pour moi.

AMYOT.

Votre Majesté aura reçu l'exemplaire tiré sur vélin que je lui ai fait présenter de ma traduction de Longus.

LA REINE.

Livre charmant et délicieusement écrit. Vous avez embelli, j'en suis sûre, votre auteur.

AMYOT.

J'ai été fidèle et voilà tout.

LA REINE.

Le récit est des plus galants.

AMYOT.

Il est naïf.

LA REINE.

Voluptueux, mais délicat.

AMYOT.

Je n'y ai vu que du grec.

LA REINE.

La langue française devient, sous votre plume, aussi coulante que ma langue maternelle.

AMYOT.

De votre bouche gracieuse, Madame, ces compliments me ravissent et ne m'abusent pas : je connais mon trop peu de talent.

LA REINE.

Toujours modeste!

AMYOT.

Madame...

LA REINE.

Vous aviez quelque chose à me demander? Parlez; vous savez combien je suis disposée à vous servir.

AMYOT.

Le grand aumônier de France vient saluer Votre Majesté et lui présenter ses respects avec l'hommage réitéré de son parfait dévouement.

LA REINE.

Qu'est-ce que vous dites? Où est-il?

AMYOT.

Aux genoux de Votre Majesté.

LA REINE.

Quoi ! déjà mon fils aurait disposé de la charge, et pour vous ?

AMYOT.

Il y a quelques jours à sa table, où mon office est d'assister, la conversation s'engagea sur le feu empereur. On le loua beaucoup d'avoir fait son précepteur pape. Dans son enthousiasme, le roi dit que « si l'occasion s'en présentait, il en ferait bien autant pour le sien. » La grande aumônerie vaque de ce matin ; le roi m'a fait appeler et m'y a nommé d'autorité, malgré mes excuses, disant « que ce n'était rien encore. »

LA REINE.

Et vous venez prendre mon agrément ?

AMYOT.

Il me serait précieux, Madame.

LA REINE.

J'espère que vous ne songez pas à vous en passer.

AMYOT.

Votre Majesté juge aussi que je ne puis désobéir...

LA REINE.

A moi, non, impunément.

AMYOT.

... au roi, s'il persiste, contre mon vœu bien sincère.

LA REINE.

Maître Jacques Amyot !... j'ai disposé de la charge, entendez-vous ?

AMYOT.

Cette place est, je le sais, trop au-dessus de moi.

LA REINE.

Fausse modestie ! Ambition désordonnée !

AMYOT.

Aidez-moi à me tirer de là.

LA REINE.

Plaisanterie de bon goût, vraiment !... « J'ai fait bouquer » les Guises et les Châtillons, les connétables et les chan- » celiers, les roi de Navarre et les prince de Condé, et je » vous ai en tête, petit prestolet !! »

AMYOT.

Madame, je n'y suis pour rien, je vous assure : je blâme l'excessive reconnaissance de mon élève.

LA REINE.

Un homme de néant. . un petit mauvais sujet chassé de la maison paternelle ; un enfant trouvé.

AMYOT.

La charité m'a recueilli dans la rue ; elle m'a donné le pain et le vêtement, et puis m'a confié aux Muses, et celles-ci aux Grâces.

LA REINE.

Le fils d'un pauvre corroyeur de Melun...

AMYOT, *se redressant gravement.*

... devenu, dans la République des lettres, par beaucoup de travail et un peu de génie, prince, comme dans la République de Florence, par ses richesses et ses vertus patriotiques, l'industrieuse famille des Médicis.

LA REINE.

Insolent !!... « Souviens-toi qu'installé le matin, le soir tu es mort. » (*En s'en allant.*) Aussi bien ne sera-ce que justice, fauteur secret des nouvelles doctrines, écrivain licencieux !

SCÈNE VII.

AMYOT, *stupéfait ;* THÉANO, *se rapprochant de lui.*

THÉANO.

Il faut vous cacher... tout de suite... éviter la double colère de la reine et du roi, également contrariés à votre sujet, en sens inverse. Cela passera ; j'en ai l'espoir ; j'y ferai mon possible.

AMYOT.

Mais, ma bonne demoiselle, où ?

THÉANO.

Le temps presse :... dans ce palais même. Tenez ; prenez cette clef : dans les combles, au fond du corridor, toujours à droite, ouvrez et enfermez-vous ; ce sont mes chambres.

AMYOT.

Dans vos chambres, Mademoiselle? Je ne puis... Mon état .. Que dirait-on si on venait à le savoir ?

THÉANO.

Vous y trouverez tout ce qui est nécessaire à la vie, même pour quelques jours.

AMYOT.

Il y a là, ma charmante demoiselle, un autre et plus grand danger encore que celui de ma réputation.

THÉANO.

Vous y serez le maître : mon service de semaine me retient jour et nuit auprès de la reine-mère... Craignez-vous les revenants ! Vous faut-il de la compagnie? Vous n'ouvrirez qu'à qui vous voudrez... Allez, je saurai vous délivrer à temps ; j'ai à ma dévotion quelqu'un qui vous gardera, fût-ce au péril de sa vie. Faites attention seulement à mon

signal : trois petits coups, les deux premiers pressés, et cette bague... Mais allez donc, la reine m'attend.

(Comme dans ce geste elle a dû avancer la main, il la prend et la baise.)

SCÈNE VIII.

THÉANO, LA REINE.

LA REINE.

Ma chère Théano, notre premier plan bouleversé, j'ai dû songer à un autre. C'est toujours de toi que j'ai besoin et sur tes talents que je compte. Il faut qu'avec ton œil éveillé, ta voix câline, tes airs penchés et une toilette à l'avenant (mets-y tout ton art, réussis, et tu es sûre de mon approbation); il faut, dis-je, que tu me séduises ce garçon-là et que tu lui subtilises un refus formel, un refus, là! de rébellion. J'ajoute : que tu l'affiches de façon que ce fût un scandale qu'il occupât une place de cette importance. N'aie point de remords, nous lui donnerons un évêché.

THÉANO.

Mais où est-il ?

LA REINE.

Je l'ai effrayé; il se cache probablement. Prends quelqu'un de tes gens et fais-le chercher comme pour toi ; ne me mets pas en jeu!... Mais ne vas pas toi-même t'y laisser prendre; tu m'as dit tantôt que tu n'étais capable d'aimer de cœur que des gens de mérite; il est propre à cette gentille fonction.

SCÈNE IX.

THÉANO, *seule*.

Qu'est-ce que je sens de nouveau en moi?... Je suis triste;

non, je suis heureuse. Ce baiser sur ma main, qui en a reçu de tant d'autres hommes avec insensibilité, ce baiser est allé comme un doux parfum jusqu'à mon cœur... Vous me dites de le séduire et d'y employer tout mon art. Ah! je l'ai perdu, cet art frivole. C'est avec peine que j'ai pu conserver tout à l'heure un reste de présence d'esprit. Je sens en lui mon maître et ma fierté est vaincue. A tout prix je le sauverai.

SCÈNE X.

THÉANO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'apporte un message à la reine-mère. Je me suis fait donner la commission préférablement à quelque autre. — Le roi va venir la voir avant une heure d'ici. Veuillez le lui dire... (*Théano va pour rentrer.*) Mais rien ne presse. — Et vous, ma charmante, êtes-vous si pressée que vous ne puissiez m'écouter un instant?

THÉANO.

Qu'avez-vous donc de nouveau à m'apprendre?

LE CHEVALIER.

Beaucoup de choses... Je ne m'en souviens plus... Rien.

THÉANO.

Eh bien! laissez-moi achever la commission.

LE CHEVALIER.

Cruelle!

THÉANO.

Je ne suis pas cruelle.

LE CHEVALIER.

... pour d'autres.

THÉANO.

Ah ! voilà qui est poli ! — Que les amants sont injustes ! Vilain !

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon ; la douleur m'a emporté. Auprès de vous, je ne me connais plus.

THÉANO.

Je vous pardonne ; mais il vous faut me le mériter. Lieutenant, j'ai un service à vous demander. Vous avez, à ma prière, une action généreuse et charitable à faire.

LE CHEVALIER.

Ma bourse est légère.

THÉANO.

Oui, et je ne le sais que trop. C'est en partie cela, je veux bien aujourd'hui vous l'avouer, qui ne rapproche pas le but de vos désirs.

LE CHEVALIER.

Mais mon épée...

THÉANO.

Cela même.

LE CHEVALIER.

Nommez-moi votre ennemi.

THÉANO.

Il n'est pas mon ennemi.

LE CHEVALIER.

C'est un homme, et il n'est pas votre ennemi ?

THÉANO.

C'est un homme à sauver, un homme sans défense, un homme de mérite. Vous le connaissez. Tout le monde à Paris le connaît et l'estime, même ses ennemis, qui sont puissants et qu'on ne peut combattre à armes égales et de front, et toutefois que je n'entends pas attaquer en traitre. Il est dans un péril imminent, sous le coup infaillible d'une

menace de mort. Mais il est pour le moment sous ma sauvegarde ; je le mets aussi sous la vôtre.

LE CHEVALIER.

Quel est-il? où est-il?

THÉANO.

Vous le saurez à temps. — Êtes-vous vraiment mon serviteur?

LE CHEVALIER.

Ah! dame de mes pensées, en doutez-vous jamais?

THÉANO.

Eh bien! approchez; que je reçoive mon vassal à foi et hommage par la jointance des mains. (*Elle s'assied ; il met un genou en terre, la toque ôtée ; elle lui présente les deux mains qu'il prend dans les siennes et baise, et subitement l'embrasse et la baise sur les deux joues. Elle résiste en riant.*) Ceci n'est pas de la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Pardon, pardon : « les mains et la bouche au vassal lige. » Lisez la coutume.

SCÈNE XI.

THÉANO, *seule.*

Simple et brave : je ferai de lui tout ce que je voudrai. Ce sera un excellent mari et un vaillant protecteur de ma chasteté conjugale.

SCÈNE XII.

THÉANO, LA REINE-MÈRE.

LA REINE.

Songes-tu à ma commission?

THÉANO.

Tout à fait, et je suis presque sûre de le découvrir dans la journée ou demain au plus tard. Mes gens sont en campagne.

LA REINE.

Dès que tu auras connu sa retraite, tu iras l'y trouver seule; et en même temps avertis-moi, que je puisse vous faire surprendre en conversation intime.

THÉANO.

Mon lieutenant sort d'ici. Il est venu pour me voir, autant, je pense, que pour s'acquitter d'une commission du roi, qui ne va tarder à venir vous visiter.

LA REINE.

Sans doute il vient m'annoncer, avec son empressement habituel, la contrariante nouvelle du jour. Je m'en vais, j'espère, bien le dégoûter de son choix bizarre. Tu lui feras des mines; s'il te passe par l'esprit quelque saillie, lance-la : je la passe d'avance à ta folie; car tu es ma folle. Il n'y aura pas que messieurs les rois qui auront le privilége des fous en titre pour les récréer.

THÉANO.

... et pour les corriger. (*On gratte à la porte.*) C'est encore l'aumônier de Votre Majesté.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'ABBÉ DE CRÉCY.

L'ABBÉ DE CRÉCY, *tout effaré.*

Madame! la charge est donnée.

LA REINE.

Pas encore tout à fait.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Devinez à qui? A un pied plat, un mangeur de grec, un

parvenu, un enfant du peuple,... au préjudice d'un homme comme moi, d'un homme de ma race,... et qui par-dessus out jouit des bontés ineffables de la toute-puissante Catherine de Médicis.

LA REINE.

Calmez-vous! rien n'est désespéré. J'attends le roi; je vais le sermonner sur ce texte.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Vous pourriez ajouter, Madame, que c'est, dans la place en question surtout, le sujet le moins convenable. Un homme à doctrines suspectes, dont par conséquent et par la puissante influence de la charge, il faut se défier; capable, par ses choix, de subvertir le peuple saint et de porter le trouble et l'abomination dans Israël; que sa seule présence à la tête du troupeau y encouragera les témérités de toutes sortes. Où en serions-nous, grand Dieu! si un novateur secret, un huguenot dissimulé, tient en France le département des affaires ecclésiastiques, comme naguères encore un autre huguenot de cœur, sinon déclaré, tenait celui de la justice? Quelle force de résistance contre l'autorité royale de pareils choix semblent légitimer pour la faction trop catholique, entre nous, des princes lorrains? Otons-leur ce prétexte. Que le roi lui-même se mette à la tête du parti; n'accordons aux suspects d'hérésie rien de ce que nous pouvons leur refuser sans risque; nous abaisserons par là, nous contre-balancerons du moins le crédit énorme, effrayant de ces messieurs dans une populace enivrée de leur gloire guerrière et fanatisée par leur zèle affecté pour la religion.

LA REINE.

Mon cher abbé, je ne vous ai jamais vu si éloquent et si profond politique. J'aurais voulu que le roi vous entendît. Je lui traduirai de mon mieux, ou plutôt le moins mal que je pourrai, votre discours charitable.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Appuyez principalement sur ce qu'aurait d'irritant pour le peuple et de mortifiant pour la noblesse la nomination d'un philosophe et d'un homme de rien ; que s'il aime vraiment son précepteur, il se gardera de l'exposer à la fureur des uns, à la jalousie des autres ; que vous ne répondez pas de sa vie un jour après son installation.

LA REINE.

Une heure après !

L'ABBÉ DE CRÉCY.

C'est cela. Je me charge de trouver des délateurs.

LA REINE.

Et moi des assassins.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Son dernier livre est immoral et licencieux au possible.

LA REINE.

Et ses mœurs doivent être comme son livre.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Et ses opinions, très-libertines.

THÉANO, *annonçant.*

Le roi !

(L'abbé sort ; il salue profondément le roi, qui ne fait pas attention à lui.)

SCÈNE XIV.

LA REINE-MÈRE, LE ROI, THÉANO, LE CHEVALIER.

LE ROI.

Mère, je viens moi-même vous annoncer la nomination que j'ai faite de mon précepteur à la grande aumônerie de France. Nous lui devions cela.

LA REINE.

Nous lui devons sans doute de la gratitude, si jamais un

roi peut être redevable envers son sujet. Oui, outre les soins qu'il a donnés à l'instruction de mes enfants, je reconnais qu'il nous a bien servis une fois, au concile de Trente.

LE ROI.

Et « sa protestation si hardie et si judicieuse devant toute l'assemblée n'est pas seulement une pièce d'éloquence, mais c'est un monument de la sagesse et de la générosité de la France, dans une occasion également importante et délicate. »

LA REINE.

Mais nous l'avons déjà beaucoup honoré et récompensé, et l'évêché d'Evreux que vous lui destinez suffisait, à mon avis. Je vous le dis avec franchise, ce nouveau bienfait, si vous le confirmiez, me semblerait excéder la munificence qui convient à un roi envers son précepteur.

LE ROI.

Feu l'empereur fit plus encore pour le sien.

LA REINE.

Oui, et il a fait une belle besogne ! On dit qu'à la mort de ce pape de fabrique impériale, les Romains érigèrent un trophée à son médecin avec cette inscription : « Au libérateur de sa patrie. »

LE ROI.

« L'occasion seule m'a manqué d'en faire autant. »

LA REINE.

Entre nous, c'est, à ce que je vois, moins la générosité qu'une vaniteuse émulation qui vous a fait agir.

LE ROI.

Madame, un homme de talent, dans un royaume comme celui de France et sous les Valois, ne doit pas, pour l'honneur du roi même, être médiocrement honoré.

LA REINE.

Le trône s'appuie sur d'autres colonnes que la science.

Les grandes familles, si elles ne sont pas nos amies, seront nos ennemies. Si vous ne ménagez pas vos faveurs pour ceux qui peuvent vous aider de leurs gens de guerre aussi bien que vous en inquiéter, comment vous les attacherez-vous ? Ne craignez-vous pas au contraire de les blesser en cette occasion par une préférence si marquée pour un homme tiré de la populace, qui ne sait qu'écrire et parler, et qui ne tient à rien.

LE ROI.

« Qu'écrire et parler ! » Comment donc autrement conduit-on les hommes ? Non, non : que la force cède le pas au talent de convaincre et de persuader? — Et puis, ne confondez pas la populace avec le peuple : le peuple est la force la plus réelle du royaume, et, je le dis, la plus franchement amie du roi.

LA REINE.

Volontiers : mais le peuple est avant tout zélé pour la religion, et votre maître est, comme tous ces savants dont vous aimez à vous entourer, un libre-penseur, et il passe pour un fauteur secret, s'il ne l'est, des nouvelles doctrines.

LE ROI.

J'ai raisonné avec lui là-dessus; je l'ai questionné, j'ai vu en lui un bon catholique, peu disposé, il est vrai, à faire litière aux Romains de nos libertés; mais cela m'arrange.

LA REINE.

Ce roman grec qu'il a osé traduire...

LE ROI.

Vous l'avez lu? Vous êtes plus avancée que moi.

LA REINE.

... fait à chaque page rougir son lecteur.

LE ROI.

Je ne connais encore de lui que plusieurs de ses *Paral-*

lèles de Plutarque, qu'il me lit sur ses manuscrits, et qui sont bien beaux.

LA REINE.

... et fait pressentir dans le traducteur encore plus que dans l'auteur, vu la personne, des mœurs ou des tendances fort relâchées, sinon dissolues.

LE ROI.

C'est vous, ma mère, qui me faites cette observation?... Elle n'est pas de vous; elle vous a été suggérée. — Laissons ces vétilles; venons au solide. — Mon précepteur est, je le dis entre nous, un diamant qu'a su découvrir en son temps le vieux chancelier, cet homme fort et bon qui a rendu de si grands services à l'Etat et qui a vigoureusement défendu la royauté à l'assemblée de Moulins, et l'a consolidée par l'ordonnance qui s'en est suivie; mais qu'on a si bien dégoûté qu'il a fini par se retirer. — Oui, comme lui, maître Jacques Amyot est un esprit conciliant et ferme à la fois, et plût à Dieu que leur ressemblassent nos zélés de l'un et de l'autre côté! Croyez-vous que je ne voie pas leurs desseins ambitieux et leurs rivalités, qui sapent également l'autorité légitime, sous leur masque de religion plus ou moins catholique ou réformée?

LA REINE.

Vous pensez sagement et vous voyez bien; mais pour faire de même, il faut sacrifier au préjugé; il faut opposer aux zélés en faveur dans un parti hostile, puisque la religion est la couleur de la politique, de plus zélés encore qui nous appartiennent de cœur et d'intérêt, et qui soient puissants. J'avais songé à l'un de mes aumôniers, l'abbé de Crécy, qui ne manque pas d'adresse...

LE ROI.

Vous connaissez ses talents; pour moi, je les ignore.

LA REINE.

... et dont la maison, qui nous est dévouée, peut aller de pair avec les plus hautes, et troubler le triumvirat suspect des Guises, Montmorenci et Saint-André.

LE ROI.

Peut-être. On l'emploiera selon le temps et l'occasion.

LA REINE.

Et toi, ma folle, que dis-tu de tout ceci? Ton avis dans ce beau conseil d'Etat.

THÉANO.

Qu'il en sera ce qu'il en doit être.

LE ROI ET LA REINE.

Et qu'en doit-il être?

THÉANO.

Comme vous le voulez.

LE ROI.

Comme je veux.

LA REINE.

Non, comme je veux. C'est à moi qu'elle répond.

LE ROI.

Mais c'est à moi qu'elle parle.

LE ROI ET LA REINE.

A qui s'adressent tes paroles?

THÉANO.

A qui me les demande et à qui les entend.

LE ROI.

Mère, je vous aime et je vous respecte, mais je suis et veux être le roi.

THÉANO.

Et le bon sire a raison.

LA REINE.

Tu me trahis!

THÉANO.

Non, point du tout ; je dis comme vous.

LE ROI.

Ah çà, folle ! nous avons tous deux raison, dis-tu ; et nous ne sommes pas d'accord ?

THÉANO.

Vous croyez ce qui n'est pas.

LA REINE.

Où, ici ? ailleurs ?

THÉANO.

Oui.

LE ROI.

Attendez, mère. Comme le devin de la fable, il faut lier ce nouveau Protée pour le faire parler. Je serai son Aristée (*il la saisit*) et je lui arracherai bien les paroles de la bouche. — Lieutenant, tu permets ?

(A ce moment Théano s'échappe ; le roi la poursuit ; elle tourne autour des deux autres personnages.)

LE CHEVALIER.

Sire, laissez-moi l'emploi ; je vous épargnerai de la fatigue.

THÉANO.

Ah ! Daphnis, ah ! Chloé ! mes amis, à mon aide !

LE ROI.

Elle parle ; retenez ce qu'elle dit.

(Théano, tout en fuyant, jette ses bras autour du corps du lieutenant et tourne autour de lui. Il la baise sur l'œil en passant.)

THÉANO.

Qu'en cette heure pressante à vos armes tout cède.

LA REINE.

Elle déclame des vers, mais que disent-ils ?

(Toujours poursuivie, elle va tourner autour de la reine qu'elle tient embrassée ; le roi, du côté opposé, lui saisit les mains.)

THÉANO *chante.*

Bastionné
Dans son alcôve,
Amour me sauve
D'un forcené.

LE ROI.

Qu'est-ce qu'elle chante? Elle a l'air de me narguer.

LE CHEVALIER.

Je ne sais; mais ce n'est pas, Sire, de Votre Majesté qu'il s'agit, évidemment.

THÉANO.

Vers un succès prochain tout marche, tout conspire.

LA REINE.

C'est de plus en plus obscur.

LE CHEVALIER.

Tout oracle est obscur, mais s'éclaircit par l'événement.

(Le roi lève brusquement les bras; la reine est dégagée et passe dessous. Le roi tenant toujours la nymphe, lui met vivement les mains derrière le dos et l'enlace; elle défend sa bouche qu'enfin il atteint.)

THÉANO.

Oui! ce que veut le fils la mère le désire.

LE ROI.

Voilà l'oracle arraché. — Adieu, mère.

(Théano tombe assise sur un pliant, respire et rétablit le désordre de sa toilette. — Elle fait signe au lieutenant.)

THÉANO, *à part.*

Après votre service, revenez.

SCÈNE XV.

LA REINE, L'ABBÉ DE CRÉCY, THÉANO, *toujours assise.*

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien! j'ai parlé pour vous et comme vous.

THÉANO.

Aussi méchamment.

LA REINE.

Tu dis trop vrai, folle.

THÉANO.

Mais plus finement.

LA REINE.

J'ai éprouvé une vive résistance, et pourtant, à la fin, la folle consultée (vous savez qu'elle a commerce avec le diable), a prétendu que nous étions d'accord.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Comment cela?

LA REINE.

Forcée de s'expliquer, elle a prononcé comme autrefois la pythonisse échevelée, et dans les convulsions du rire il est vrai, des vers emphatiques dont le dernier, que seul j'ai pu retenir, est ce bel oracle : « Ce que la mère veut c'est ce que veut le fils. » — Elle en est encore tout essoufflée. — Ainsi, bon espoir!

SCÈNE XVI.

L'ABBÉ DE CRÉCY, THÉANO.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Je vois, mademoiselle, que vous m'avez bien servi ; j'en suis et j'en serai, ma bonne fée, de plus en plus reconnaissant. — Charmante Théano! que je vous en témoigne ma joie. (*Il la baise au front, elle ne se fâche pas.*) Pardonnez-moi cet excès, délicieuse fille; mon affection la plus tendre vous est acquise.

(Il lui prend la main, etc. Elle fait une molle résistance et elle se rassoit.)

THÉANO.

Ces mains ne vous appartiennent pas; laissez-moi.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Je voudrais les ravir à l'enchanteresse de mon cœur.

THÉANO.

Vous en avez d'autres à votre disposition.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Plus grandes, moins mignonnes.

THÉANO.

Volage!... Si jamais j'ai un favori, je le veux pour moi seule.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Ma petite sorcière, je suis votre fait.

THÉANO.

Infidèle!... je le dirai.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Chut!

THÉANO.

La reine est belle.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Et tu es jolie.

(Il met un genou en terre et l'embrasse; elle se laisse faire en riant et jette un petit cri.)

THÉANO.

Ah!!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE.

Qu'est-ce?

(L'abbé, confus ; Théano, feignant la confusion.)

THÉANO.

Madame, je demande pardon à Votre Majesté. L'abbé m'aime, il me le proteste, il n'adore que moi. Ce n'est pas ma faute, s'il me préfère. Je n'ai pas enfreint vos ordres. Si j'ai son cœur, il n'a pas encore le mien.

LA REINE.

J'ai entendu. — Ingrat! je me sacrifie pour lui.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Quelle est ma confusion et mon repentir! La joie du succès que vous me faites espérer, la gaieté folâtre de cette fille, son excitation, l'entraînement des sens, l'occasion, m'ont fait m'oublier un moment.

LA REINE.

Je ne vous veux pas de mal, je vous veux même encore du bien; mais... vous avez glacé tout d'un coup dans mon cœur cette tendresse.... de mère que j'y trouvais naturellement pour un enfant de la bonne maison de Crécy.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE ROI (*Il arrive violemment*), LE CHEVALIER.

LE ROI.

Monsieur le grand aumônier n'a pas paru à ma table. On l'a fait disparaître, soit par meurtre, soit par terreur. Je veux qu'il paraisse à l'instant, mort ou vif.

LA REINE.

Mon fils...

LE ROI.

Madame, vous savez ce qu'il est devenu.

LA REINE.

Non, Sire.

LE ROI.

Vous devez le savoir.

LA REINE.

En vérité, non.

LE ROI.

J'en rends responsable tout ce qui habite ou qui fréquente ce palais. C'est le dernier lieu où il soit venu, où il ait été vu.

LA REINE.

Mais il en est reparti librement.

LE ROI.

Il y est venu, et il a disparu; c'est sûr, et il n'y a que cela qui le soit... Si, par malheur, il était mort!...

LA REINE.

Ah! mon fils, quelle fureur!

LE ROI.

Je n'écoute rien. Le roi est le roi, ou il n'est rien.

LA REINE.

Je suis innocente... et ignorante...

LE ROI.

Il me faut un coupable, et vous me le devez. Le crime s'est commis dans ce palais; il a été comploté chez vous. Monsieur l'abbé, vous êtes un des familiers de céans, vous n'êtes pas étranger à ce qui s'y est passé ou dit, au cas douteux que vous en soyez innocent. Lieutenant, je le mets sous votre garde.

(Pendant cette scène, Théano a donné le signal convenu et sa bague au lieutenant.)

SCÈNE XIX.

LE ROI, LA REINE, THÉANO, L'ABBÉ DE CRÉCY.

(Le lieutenant sort tout doucement.)

LE ROI.

Et vous, la belle prophétesse de malheur, vous vous taisez, bonne langue. Je saurai vous faire parler autrement que tantôt.

THÉANO.

Sire, il vit.

LA REINE.

Je respire!

LE ROI.

Il vit? Je n'en suis pas sûr; je veux le voir à l'instant et devant vous tous, afin que personne ici ne m'échappe, au cas contraire.

LA REINE.

Mon fils, il vit; Théano nous le certifie. — Votre colère m'a mise hors de moi. (*Théano lui donne des sels.*)

LE ROI.

Avant tout je veux être obéi, même dans mes faveurs. S'il se cache de sa volonté, non par peur de quelqu'un mais par modestie, comme il me l'a fait pressentir ce matin, pour refus de mes grâces, il sera le premier puni... et le seront avec lui ceux quelconques qui l'auront engagé ou seulement encouragé à décliner l'honneur que je veux lui faire, parce que cet honneur rejaillit sur le roi.

THÉANO.

Sire....

LE ROI.

Parlez, mais clair et bref.

THÉANO.

Ce que vous voulez, c'est précisément ce que veut la reine.

LA REINE.

Certainement, mon fils; je veux de tout mon cœur que maître Jacques Amyot soit grand aumônier de France. Personne, que je sache, n'est plus digne que lui du choix judicieux et glorieux que vous avez fait de sa personne. Je vous ai contrarié là-dessus tantôt sans raison, et sans intention de vous déplaire.

Théano, ma bonne fille, voilà ton oracle accompli. Sois maintenant notre réconfort; toi qui sais tout, je t'en prie, cherche, devine ce qu'il est devenu; consulte tes cartes, et si par hasard il était retenu prisonnier quelque part, charge ton chevalier de l'aller délivrer. L'abbé, mettez-vous en quatre pour le découvrir.

L'ABBÉ DE CRÉCY.

Malheureusement, je n'ai pas le moindre indice.

SCÈNE XX.

LES MÊMES (*Le lieutenant rentre*).

LE CHEVALIER.

Monseigneur le grand aumônier de France est là; il demande à présenter ses devoirs à Leurs Majestés.

LA REINE.

Vite! qu'il entre.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, AMYOT.

(Et le groupe de filles d'honneur, qui sont rentrées avec lui et lui font escorte. — Il tombe aux genoux de la reine.)

LA REINE.

Et à moi aussi, mon père, pardonnez-moi un désagrément que j'ai pu vous causer, tout en vous portant, comme vous avez vu, la plus parfaite estime.

(Il tombe aux genoux du roi.)

LE ROI.

Mon cher maître, je vous pardonne la colère où je viens de me mettre à votre occasion.

LA REINE.

Monsieur l'abbé, faites vos salutations à monsieur le grand aumônier. — Monseigneur, je le recommande à vos bontés.

(L'abbé de Crécy le salue, etc. Amyot rend le salut.)

LE ROI.

Je suis sûr que monsieur le grand aumônier ne placera jamais ses faveurs que sur le mérite.

AMYOT.

Sire, vous l'avez dit; mais alors ce ne sera plus faveur, ce sera justice, sauf erreur. (*A ce moment, l'abbé de Crécy s'est doucement retiré et disparaît. — A Théano*). Adonc, bonne et sage demoiselle; le fort Samson a trouvé du miel dans la gueule horrible d'un lion qu'il avait terrassé, et le faible Jacques dans la bouche mignonne d'une douce et vive agnelette par qui il est sauvé.

LA REINE.

Ah! charmant.

LE ROI.

La folle est la plus sensée de nous tous.

THÉANO.

Sire, et vous aussi vous vous joignez à mes flatteurs? Voulez-vous tous me faire perdre mon peu de raison.

LE ROI.

Mais, n'oublions pas deux bons serviteurs. Capitaine..... (*Le lieutenant tire son épée, présente l'arme, met un genou en terre, et baise la main du roi, qui la lui présente*), je réserve *in petto* pour toi la première maîtrise de camp qui sera vacante.

LE CHEVALIER.

Par cet honneur, Sire, vous me comblez de joie, car me voilà marié!

LA REINE.

Théano, ma chère, je fais ton trousseau de noces, et je mets dans ton corbillon cinq mille écus pour tes bons services passés et futurs, entends-tu; car je te garde, mariée, fille d'honneur.

LE ROI *à part.*

Autant vaut!

AMYOT.

Et moi, « je donne 1200 écus à l'hôpital d'Orléans qui me recueillit enfant abandonné, en mémoire des 12 sols que j'en ai reçus à ma sortie. »

LE ROI.

Bien!

THÉANO.

Nous adressons, le capitaine et moi, nos remerciements et nos vœux à Leurs Majestés vénérées; et nous demandons encore une grâce, mais c'est à Monseigneur : nous le prions que ce soit *Son Eminence* qui nous marie.

AMYOT.

Comment donc! chers enfants, mes sauveurs; vous ne pouvez pas me rendre plus heureux.

LE ROI.

Très bien! l'abbé de Crécy y servira la messe. — Mais où donc est-il? — Capitaine! vous avez laissé échapper votre prisonnier.

SCÈNE FINALE.

LES MÊMES.

LA REINE.

Rentrons dans mon cabinet pour arranger tout cela. Monseigneur, donnez-moi la main : le voulez-vous bien?

(Amyot lui baise la main qu'elle lui présente, et la conduit. — Le capitaine et Théano, se tenant par la main, suivent. — Le roi, derrière, folâtre avec les filles d'honneur qui, en fuyant ses attaques, se trouvent fermer la marche. — La toile tombe aussitôt que le roi est rentré, et pendant que les filles d'honneur sont encore là.)

FIN.

